



Charles
de Gaulle
Mémorial



Haute
Marne
le Département



FONDATION
CHARLES DE GAULLE



Jean Noulin

LIVRET HISTORIQUE

Alexandre Niess

Avec Jean Moulin, Lyon devient la « capitale de la résistance »

Le froid glacial et mordant n'épargne pas Jean Moulin, Raymond Fassin (alias Sif) et Hervé Monjaret, leur radio (alias Sifw), en ce matin du 2 janvier 1942. Parachutés dans les marécages situés au nord de Fontvieille (13) à dix-neuf kilomètres à l'ouest du point de chute prévu : Eygallières (13). Entre les deux, le massif des Alpilles à traverser. Tel est le point de départ de la Mission Rex (un des pseudonymes utilisés par Jean Moulin) dont le but est de permettre la mise en contact des organes centraux de la France Libre situés à Londres avec la multitude de réseaux de résistance locaux situés dans la zone Sud et si possible d'unifier l'ensemble de ces mouvements de résistance de la zone Sud par l'intermédiaire d'une Délégation restreinte. Après un passage à Montpellier et à Marseille, Jean Moulin se rend à Megève avant de rejoindre Lyon.

Pour mener à bien cette mission, Lyon possède de nombreux avantages. La ville est très peuplée (environ 570.000 habitants). Elle possède une topographie favorable (avec les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse ainsi que les très nombreuses traboules traversant les pâtés de maison du centre historique). Elle est facilement reliée à Paris par les trains quotidiens au départ et à l'arrivée de la gare de Perrache. Sa localisation, à proximité de la ligne de Démarcation, permet de mener facilement des actions en zone occupée. Comme elle est près des Alpes et du Massif Central, cela la rend proche des principaux espaces occupés. Elle pourrait facilement se développer des maquis, surtout après la loi d'instauration du STO (service du travail obligatoire) du 16 février 1943 qui pousse nombre de jeunes réfractaires à la résistance active et clandestine. Tout cela fait de Lyon une ville idéale pour qui veut se cacher et tenter de passer inaperçu. Lyon devient alors la véritable capitale de la résistance, comme le souligne le général de Gaulle, place des Terreaux devant une foule immense, le 14 septembre 1944 lorsqu'il s'exclame : « Comment dire à Lyon toute l'émotion, toute la gratitude que je ressens dans cette capitale gauloise qui fut ensuite la capitale de la Résistance française et qui est aujourd'hui une très grande ville de notre France couverte de blessures, éclatante dans son honneur et emportée par son espérance. »

Les alias de Jean Moulin

Le premier pseudonyme porté par Jean Moulin est celui de Romanin ; utilisé bien avant-guerre quand Jean Moulin met à profit ses talents d'artiste pour publier des dessins et caricatures dans la presse dès les années 1920. Au tournant des années 1930, quand il est nommé sous-préfet de Châteaulin (Finistère), il délaisse cette carrière artistique au profit de la préfecture. Son premier pseudonyme est une référence à la terre provençale et à la région des Alpilles qu'il aime tant et arpente beaucoup puisque Romanin est le nom de la ruine d'un château templier du XIII^{ème} siècle situé sur le terroir de la commune de Saint-Rémy-de-Provence à quelques kilomètres à l'ouest de la bâtisse familiale d'Eygallières.

Quand il est à Lyon, Jean Moulin utilise principalement deux identités : la sienne - qui lui permet notamment de voyager en train vers Saint-Andiol où il est enregistré comme propriétaire terrien, vers Montpellier, où il a encore de la famille, ou vers Nice, où il est propriétaire d'une galerie d'art située au 22ter, rue de France, et celle de Jacques Martel, artisan décorateur, résidant au 2, place Raspail à Lyon.

Pour Londres, il est Joseph Jean Mercier ; identité avec laquelle il est arrivé de France via l'Espagne puis Lisbonne. Ces papiers lui ont été fournis à sa demande par un membre des services de la préfecture de Chartres avant son départ de la ville le 15 novembre 1940, devenu nécessaire à la suite de sa révocation le 2 novembre précédent. Les bureaux centraux de la France Libre le connaissent aussi sous les pseudonymes de Rex, Max, M., M. X., Joseph Marchand, Richeleu, Alix, etc. en fonction des interlocuteurs. En France occupée, notamment pour les chefs des réseaux de résistance intérieure, il est Rex, Max et Régis.

La Délégation lyonnaise

l'Allemagne et l'Espagne. Début 1943, alors qu'elle n'a que 21 ans, Hélène Vernay est recrutée par Daniel Cordier pour agir comme courrier au sein de la Délégation avant de devenir secrétaire, c'est-à-dire chargé de taper des rapports, notamment pour « chef Max » comme elle l'appelle même si Jean Moulin ne se rend jamais dans son bureau situé rue Sainte-Catherine, et qu'elle remet à Antoine de Graaf (alias Maurice ou Tony). Cette activité clandestine se cache derrière la vente de dentifrice. Lors du week-end de la Pentecôte 1943, le dernier de liberté de Jean Moulin, celui-ci est accueilli à Trévoux par les parents d'Hélène Vernay à la demande d'Antoine de Graaf qui cherchait un lieu calme pour que Jean Moulin (un ami, résistant et peintre, selon la description faite par Antoine de Graaf à Hélène Vernay quelques jours avant) puisse trouver un peu de calme et de repos. Le 12 juin 1943, Hélène Vernay a alors rendez-vous à la gare de Perrache avec Jean Moulin sans savoir qui il est véritablement. C'est par le « train bleu » que Moulin et Hélène Vernay reviennent à Lyon le mardi 15. Fin juin et début juillet 1943, Hélène Vernay continue son travail en relevant les boîtes aux lettres compromises et continuant à fixer des rendez-vous selon les prescriptions de Daniel Cordier et d'Antoine de Graaf. Elle est ensuite recrutée par le capitaine Drouot et quitte Lyon à cause de la Gestapo.



sous-lieutenant au moment de la démobilisation. Celle-ci lui permet alors de commencer des études de droit. En 1939, il est mobilisé comme capitaine de réserve de l'armée de l'air et s'occupe alors de la BA 943 (Nice) puis de l'escadrille positionnée à Cannes-Mandelieu. L'armistice signé, il cherche à rejoindre Londres et la France Libre mais est empêché lorsque le Portez qu'il avait prévu de dérober est surveillé de près par la gendarmerie. Démobilisé, il revient à Saint-Étienne où il entre en contact avec le réseau Espoir (rattaché à Franc-Tireur) avant de créer les maquis de l'Ain et du Haut-Jura où il s'illustre notamment le 11 novembre 1943 quand il parade avec ses maquisards dans la ville d'Oyonnax. Ce coup d'éclat symbolique conduit la France Libre et la Grande-Bretagne à mieux considérer ce groupe de maquisards, jusque-à assez délaissé, en lui fournissant des armes, notamment.

Rapp, Francis Charles (Louis Bromberger / Louis Toussaint Lombard) : Né en 1922 à Lyon, Francis Charles Rapp intègre la Jeunesse ouvrière chrétienne dont il est un délégué fédéral puis entre en résistance le 17 septembre 1942 dans le mouvement Combat et se fait alors plus souvent appelé Louis ou Louis Rapp que par son prénom d'origine. En 1943, il intègre la Délégation générale avec le grade de lieutenant et exerce la fonction de courrier à Lyon en étant quotidiennement en relation avec Daniel Cordier. En mars 1943, il fait partie de ceux qui sont affectés au nouveau bureau de la Délégation à Paris. En septembre 1943, Francis Charles Rapp est arrêté en même temps que Georges Archimbaud et Laurent Girard à Paris. Il est interrogé puis interné à Fresnes pendant quatre mois. Il est jugé et condamné à mort et fait partie du même convoi que ces deux compagnons en partance pour Buchenwald. Là, il retrouve Jean-Louis Théobald qui parvient à s'échapper quelques semaines plus tard. Francis Charles Rapp n'a pas cette chance. Il est ensuite deporté vers le camp de concentration de Dorca. A la libération du camp, cet homme d'un mètre quatre-vingt-cinq pèse alors 38 kg. Il est évacué vers un hôpital de Lille avant d'être rapatrié à Lyon le 5 juin 1945.



Théobald, Jean-Louis (Taverny / Jean-Jacques Terrier) :

Originaire de Besançon où il est né le 12 mars 1923, Jean-Louis Théobald est étudiant en médecine à Lyon au moment du déclenchement de la campagne de France. En juin 1942, il entre en contact avec Daniel Cordier et Jean Moulin. Celui-ci l'affecte comme officier de liaison auprès du général Delestraint et à ce titre intègre le BCRA. En mars 1943, Jean-Louis Théobald fait partie de la Délégation lyonnaise chargée d'implanter une Délégation en zone Nord. Le 9 juin 1943, Théobald est arrêté à Paris quelques minutes (environ 45) après le général Delestraint et en même temps que Joseph Gastaldo (Galtier / Garrin) avec sur lui des papiers d'identité ou nom de Jean-Jacques Terrier. Interrogé et condamné Jean-Louis Théobald est conduit à la prison de Fresnes avant d'être deporté en janvier 1944 en direction de Buchenwald. Néanmoins, il réussit à s'échapper, à regagner la France puis à passer en Espagne. À Pompelune, il est arrêté mais parvient à Nord. À sa demande, il intègre le 1^{er} RFM, combat en Italie puis participe au débarquement de Provence et contribue à la Libération (Toulon, Lyon, Belfort...).



Verray, Hélène (La Proune) : Originaire de l'Ain où elle réside avec ses parents au 4 montée des Tours à Trévoux, Hélène Verray est la fille d'un instituteur honoraire et correspondant local du journal Le Progrès. En 1941, ses parents cachent des soldats anglais, des officiers serbes en transit entre la Grande-Bretagne,

L'implantation lyonnaise de la Délégation de la France Libre est une toute petite cellule qui ne compte pas plus d'une vingtaine de personnes en tout. Parmi elles, celles dont les missions ont été les plus nombreuses et les plus durables sont Daniel Cordier (secrétaire de Jean Moulin), Hugues Limonti (chef des courriers), Laure Diebold (dactylographe dédiée au codage et décodage des messages), Suzanne Olivier (courrier), Eugène Diebold (courrier), Joseph van Dievoit (courrier), Hélène Verray (courrier), Georges Archimbaud (courrier), Laurent Girard (courrier), Francis Rapp (courrier), Jean-Louis Théobald (courrier) ainsi que Georgette Bedat-Gerbaud (boîte aux lettres) puis Renée Jolivoit (boîte aux lettres).

Ces membres de la Délégation lyonnaise, Jean Moulin inclus, utilisent divers points de rendez-vous. Certains lieux utilisés ne sont connus que par une petite partie des membres de la Délégation, tel le bureau du secrétariat de la Délégation et résidence de Jacques Maréchal situé au 2, place Raspail (n°1). Jean Moulin, sous sa vraie et propre identité, réside d'abord dans des hôtels lyonnais puis s'installe au 72, rue de la Charité (n°2). Les boîtes aux lettres des appartements de Georgette Bédad-Gerbaud au 28, rue de la République (n°3) puis de Renée Jolivoit au 28, cours Vitton (n°4) servent de boîte aux messages, c'est-à-dire de lieu de dépôt et de récupération de messages : cette pratique étant facilitée par le fait que contrairement à Paris les immeubles lyonnais ne disposent pas de concierges et que les boîtes aux lettres sont accessibles puisque situées dans les halls d'entrée, sous les portes cochères, dans les traboules, etc. Enfin, dans la ville, les membres de la Délégation ont des points de rendez-vous divers et variés dont les plus usités et les plus connus sont la Gare de Perrache (n°5), la Brasserie Georges au pied de la gare (n°6), le 16, rue Victor Hugo qui est aussi le 27, rue Sola puisque l'immeuble fait l'angle et où un des bureaux sert de PC à Jean Moulin (n°7), le 3, rue des Marronniers où le bureau d'Antoine De Graff sert pour des réunions secrètes (n°8), le 28, rue de la République (appartement de Georgette Bédad-Gerbaud qui sert aussi de lieu de télétransmission et de réunions), le 1, place des Capucins lieu où Jean Moulin installe un temps son PC (n°9), le 9, rue Sainte-Catherine où la boutique de dentifrice d'Hélène Verray sert aussi de bureau (n°10), le porc de la Tête d'Or, (n°11), la stérile de la République de la place Carnot (n°12), etc.



Une partie de la Délégation lyonnaise déménage à Paris

À la fin du mois de mars 1943, une grande partie du secrétariat de la Délégation, Daniel Cordier en tête, déménage vers Paris où Jean Moulin devait théoriquement s'établir quelques semaines plus tard mais le coup de filet de Caluire du 21 juin 1943 l'en empêche. Cette décision provoque la mobilisation quotidienne de deux courriers (Suzanne Olivier et Joseph Van Dievort) qui devaient faire la liaison, en train, entre Paris et Lyon. La direction de l'antenne lyonnaise échoit alors à Tony De Graaff.

Les membres lyonnais qui déménagent vers Paris à la fin du mois de mars 1943 pour implanter la Délégation en zone Nord sont (par ordre alphabétique) Georges Archimbaud, Daniel Cordier, Laure Diebold, Hugues Limonti, Suzanne Olivier, Francis Rapp et Jean-Louis Théobald.

Jean Moulin dans la Seconde Guerre mondiale, brève chronologie

17 juin 1940 : Les Allemands arrivent à Chartres où Jean Moulin est préfet. Ils édicent un document accusant de meurtre des tirailleurs sénégalais de l'armée française. Jean Moulin, en sa qualité de préfet doit contresigner cet acte d'accusation, ce qu'il se refuse de faire. Pour ce premier acte de résistance, il est arrêté, battu et emprisonné. Face à la pression allemande, il préfère se trancher la gorge à l'aide d'un débris de verre plutôt que de céder et de se déshonorer. Il est finalement soigné et libéré.

2 novembre 1940 : Jean Moulin est resté fidèle à ses convictions républicaines et le gouvernement de Vichy qu'il est censé représenter dans son département d'Eure-et-Loir ne lui fait que moyennement confiance. C'est pourquoi, il est décidé de le révoquer. Jean Moulin n'est alors plus préfet, il se présente alors comme propriétaire terrien à Saint-Andiol.

Septembre 1941 : Jean Moulin, sous l'identité de Joseph Jean Mercier franchit la frontière entre la France et l'Espagne entre Cerbère et Port-Bou puis rejoint le Portugal. Il s'installe à Lisbonne pour une quinzaine de jours où il rédige un rapport sur l'état de la résistance intérieure à destination de la France Libre.

1^{er} octobre 1941 : Jean Moulin part de Lisbonne et rejoint Londres pour y rencontrer le général de Gaulle. La rencontre s'effectue le 2 octobre et à son issue, le général de Gaulle confie la mission à Jean Moulin d'unifier tous les mouvements de résistance du pays en commençant par ceux de la zone Sud.

2 janvier 1942 : Jean Moulin est parachuté en Provence, près de Fontvieille, en compagnie de Fassin et Montjaret. Son objectif, rejoindre Lyon après être passé par Montpellier et Marseille pour y organiser la Résistance intérieure.

28 août 1942 : Jean Moulin rencontre, pour la première fois, à Lyon, le général Charles Delestraint à qui il confie la direction de l'Armée secrète, nouvelle structure de combat de la Résistance.

26 janvier 1943 : A Lyon, après près d'un an de rencontres, de tractations et de négociations et en parvenant à dépasser les conflits entre les différents chefs de réseaux, Jean Moulin parvient à unifier les trois plus grands mouvements de Résistance français. Il fonde ainsi les MUR, Mouvements unis de la Résistance, qui comprend Combat dirigé par Henri Frenay, Franc-Tireur de Jean-Pierre Levy et Libération-Sud d'Emmanuel d'Astier de La Vigerie.

27 mai 1943 : Après avoir réuni les mouvements de résistance, au sein des MUR, Jean Moulin insiste pour que les anciens partis politiques trouvent aussi leur place dans la Résistance de sorte à pouvoir les intégrer dans le processus de libération du territoire national et anticiper la réinstauration de la République. Cela est plutôt mal vu par les mouvements de résistances eux-mêmes. Malgré tout, le 27 mai 1943, à Paris se tient la première réunion du Conseil national de la Résistance (CNR) présidée par Jean Moulin.

21 juin 1943 : Jean Moulin doit néanmoins continuer de convaincre. Il revient vers Lyon et organise une réunion dans la villa louée par le docteur Dugoujon, à Caluire-et-Cuire près de Lyon. Pourtant, sans doute dénoncé par un membre des MUR, Jean Moulin est arrêté et démasqué par Klaus Barbie, le chef de la Gestapo de Lyon, comme étant Max, résistant et président du Conseil national de résistance.

Jolivot, Renée (Lisette / Izard) : Pour la Délégation lyonnaise, l'appartement de Renée Jolivot situé au 28 cours Vitton sert avant tout de boîte aux lettres. Néanmoins, telle n'est pas la seule activité de cette jeune femme née en 1913 en Saône-et-Loire et élève de Georgette Bédat-Gerbaud. Dès octobre 1942, Renée Jolivot est recrutée comme agent de liaison du service affrissage-parachutage tandis que son appartement sert de dépôt d'armes, de dépôt de matériel radio tout autant que de centre d'émission-radio clandestin, de lieu de réunion, de lieu d'accueil des Allemands découverts des pièces d'identité son appartement le 23 juin 1943, au cours de laquelle les Allemands découvrent des pièces d'identité vierges mais portant des photographies, Renée Jolivot est conduite à la prison de Montluc avant d'être transférée à Fresnes en septembre 1943 puis au camp de transit de Compiègne d'où elle est déportée vers Ravensbrück le 3 janvier 1944.

Limonti, Hugues (Germain) : Né en août 1921, Hugues Limonti est ouvrier-mécanicien à Villeurbanne et participe d'octobre 1941 à mai 1942 aux Chantiers de la jeunesse française, une structure paramilitaire de jeunesse prônant la Révolution nationale. Dans le même temps, avec ses parents, il héberge des clandestins. À la fin du mois d'août 1942, il est présenté à Daniel Cordier qui en fait une cheville ouvrière majeure de son secrétariat en le nommant chef des courriers ; c'est-à-dire responsable de tous les agents de liaison chargés de transmettre les messages (environ une dizaine). Ainsi Hugues Limonti travaille quotidiennement avec Laure Diebold. En mars 1943, Hugues Limonti fait partie des membres de la Délégation lyonnaise qui montent à Paris un nouveau bureau. Là, il dirige également une dizaine d'agents. Le 24 décembre 1943, Hugues Limonti est arrêté et interrogé avant d'être incarcéré à Fresnes. Un mois plus tard, il est déporté à Buchenwald puis à Salzgifter-Drütte (une annexe du camp de Neuengamme) et enfin à Bergen-Belsen.



Olivier, Suzanne (Suzette / Dominique Lebon) : Née en 1922 à Clermont-Ferrand, Suzanne Olivier est en fait élevée par sa mère et son beau-père André Moret à Paris puis à Lyon. Au 7 rue de Philippeville, les Moret hébergent des clandestins parmi lesquels Daniel Cordier. Celui-ci utilise donc Suzanne comme courrier, au service de la Délégation. Fin mars 1943, Suzanne Olivier est envoyée à Paris où elle réside dans l'appartement de ses parents, boulevard Malesherbes. Cette double domiciliation lui permet de faire des trajets très fréquents, quasi-quotidiens entre les deux bureaux de la Délégation dirigée par Jean Moulin alors que Joseph van Dievort effectue à chaque fois le trajet inverse au sien. Le 11 juin 1943 (deux jours après Delestraint, Théobald et Gastaldo), elle est arrêtée à Paris, au moment où elle s'apprête à se rendre rue de Tocqueville dans l'appartement de Jean-Louis Théobald puisqu'elle sait que des objets et documents compromettants y ont été laissés et afin de les récupérer avant que les Allemands ne puissent les récupérer. Malheureusement, récupéré avant que Jean-Louis Théobald ait aussi récupéré sur lui une photo de Suzanne Olivier qui est alors reconnue, arrêtée et conduite à la prison de Fresnes. Le 19 avril 1944, Suzanne Olivier est déportée en Basse-Silésie puis au camp de Ravensbrück.



Petit, Henri (Romans / Moulin / Patron) : Né en 1897 à Firminy, dans la Loire, Henri Petit est issu d'un modeste milieu ouvrier (père employé aux chemins de fer et mère couturière). En juillet 1915, il s'engage comme volontaire précédant ainsi la conscription normale de sa classe d'âge et intègre le 13ème bataillon de chasseurs alpins de Chambéry. Cité à l'ordre du bataillon, promu caporal et sergent, il est repéré par ses supérieurs pour intégrer le cours d'élève officier de Saint-Cyr. À l'issue, il choisit l'aviation et est nommé à l'escadrille BR 127 (créée en novembre 1917 à la suite de la PS 127 stationnée à Ravenel près de Compiègne) équipée d'avions Breguet XIV. Petit devient alors aspirant puis détient le grade de

Le plus efficace mouvement de résistance non communiste de la zone Sud. Il entretient de bonnes relations avec le mouvement Franc-Tireur de Jean-Pierre Lévy. Aussi quand Moulin est chargé par le général de Gaulle d'unifier les mouvements de résistance de la zone Sud dans les MUR, cela n'a pas été si compliqué de convaincre ces deux-là : il en fut autrement pour Libération et l'épineuse question de l'intégration des forces politiques traditionnelles dans les MUR fit grincer plus d'une dent. Malgré tout, Frenoy fit confiance à Moulin.

Girard, Laurent (Laurent) : Né le 10 juin 1925 à Lyon, Laurent Girard intègre la résistance dès novembre 1942. Il entre à la Délégation lyonnaise comme courrier. Lors de la création du bureau parisien, il reste à Lyon au service d'Antoine de Graf. Pourtant, en septembre 1943, il est envoyé à Paris avec des informations et il rejoint Francis Rapp et Georges Archimbaud. C'est en leur compagnie qu'il est arrêté puis transféré à la prison de Fresnes avant d'être déporté au début du mois de janvier 1944 vers Buchenwald où il décède le 10 mai 1945, un mois avant son vingtième anniversaire et quelques jours avant la libération définitive du camp.



Hardy, René (Didot / Chauvy / Bardon) : Né en 1911 dans une famille bourgeoise normande, René Hardy est officier de réserve d'infanterie et est à ce titre mobilisé en 1939. Affecté en Corse, il est démobilisé le 14 juillet 1940. Peu de temps après, il tente en vain de s'embarquer pour Londres. De retour à la vie civile, il reprend ses fonctions d'attaché d'inspection dans les chemins de fer avec pour gare d'attache, la gare Montparnasse de Paris. Là, il essaie de transmettre des informations à un agent britannique mais il se fait repérer. Il fuit Paris et cherche à rejoindre l'Espagne mais n'y parvient pas puisqu'il est arrêté le 13 mai 1941 et conduit vers la prison maritime de Toulon. Condamné à quinze mois de réclusion, il est libéré le 27 mai 1942. Il rejoint alors un groupe local de résistants dans les Cevennes avant d'intégrer en décembre 1942, le mouvement combat dirigé par Henri Frenoy à qui il est présenté. Celui-ci le présente alors à Charles Delestraint qui le nomme lieutenant-colonel du troisième bureau de l'Armée Secrète où il est chargé du noyautage des administrations publiques en lien avec les réseaux ferrés. Sa profession lui permet de voyager facilement par train et de faire notamment des nouvelles entre Paris et Lyon. C'est lors de l'une d'elle qu'il est reconnu et arrêté le 7 juin 1943 par un résistant retourné et un agent français suppléant des services de renseignements allemands basé à Dijon. Même s'il était du rendez-vous avec Charles Delestraint au moment de son arrestation, il semble qu'il n'ait pas été l'auteur de la fuite fâcheuse ayant permis les arrestations de Charles Delestraint, de Joseph Gastaldo et de Jean-Louis Théobald et par voie de conséquence indirecte celle de Suzanne Olivier. Pourtant, dans le cadre du piège de Caluire, il semblerait selon plusieurs témoins, des rapports officiels et selon « l'âme et conscience » de Daniel Cordier que René Hardy n'y soit pas totalement étranger bien que la justice rendue en 1947 l'innocente.

Jacob, Denise (Marka / Annie) : Née en juin 1924 à Paris, Denise Jacob grandit à Nice. Au lycée, sous l'Occupation, elle effectue des actes de résistance en transmettant des messages de la BBC. À l'automne 1942, elle rejoint l'IGLF pour aider à cacher des Juifs puis en septembre 1943 avec le mouvement Franc-Tireur elle devient agent de liaison à Lyon, chargée de déposer des messages clandestins dans les boîtes aux lettres du centre-ville et de diffuser le journal clandestin du réseau. En avril 1944, elle devient agent de liaison des MUR. Dans ce cadre, elle est arrêtée le 18 juin 1944, interrogée et torturée par Klaus Barbie avant d'être incarcérée à Montluc puis à Romainville avant d'être déportée vers Ravensbrück et transférée à Mauthausen, le 2 mars 1945.



Alias Jean Moulin : les noms de personne et pseudonymes utilisés

Les noms et pseudonymes utilisés dans le jeu *Alias Jean Moulin* sont tous véridiques et attestés. Les pseudonymes des membres de la Délégation lyonnaise de la France Libre sont mentionnés sur la carte d'identité du personnage. Dans les cartes de jeu, certains individus sont nommément mentionnés (Hélène Vennoy ou René Hardy par exemple) d'autres le sont par un pseudonyme suivi d'un astérisque permettant de renvoyer à cette partie du livret historique d'accompagnement. Les pseudonymes portés par Jean Moulin se différencient des autres car ils sont inscrits en rouge. Dans le jeu, il est ainsi fait référence à Bernard (alias d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie), Didot (alias de René Hardy), Mars (alias de Charles Delestraint), Nef (alias de Henri Frenoy), Marka (alias de Denise Jacob) et Romans (alias d'Henri Petit). Les biographies (par ordre alphabétique du patronyme) n'ont pas pour vocation à être exhaustives puisque le choix a été fait de s'arrêter soit à l'année 1943, marquée par l'arrestation, la torture et le décès de Jean Moulin, soit à l'année 1945, correspondant à la fin de la guerre et à la libération des camps de concentration dans lesquels nombre de résistants ont été envoyés.

Archimbaud, Georges : Originaire de Lyon, où il est né le 23 septembre 1922, Georges Archimbaud est un ami d'Hugues Limont. Par cette amitié, il intègre le petit groupe de résistants qui s'organise autour de Jean Moulin et sert de Délégation de la France Libre sur le territoire national. Quand la Délégation doit se partager entre Lyon et Paris, il est désigné pour faire partie du bureau parisien. Le 24 septembre 1943, au lendemain de son 21ème anniversaire, il est arrêté par le Sipo-SD alors qu'il est en compagnie de Francis Rapp et Laurent Girard, expressément venu de Lyon pour transmettre des informations. Le 22 janvier 1944, Georges Archimbaud est déporté à partir de Compiègne et rejoint le complexe concentrationnaire de Buchenwald où il sera d'abord enregistré au camp de concentration de Buchenwald puis transféré au camp de travail de Dora avant d'être affecté au camp de triage de Wieda. La libération de ce camp s'effectue le 7 avril 1945.



d'Astier de la Vigerie, Emmanuel (Bernard / Merlin) : Né en 1900 de l'union de deux familles aristocratiques l'une ayant une tradition plutôt militaire l'autre plus politique, Emmanuel d'Astier de la Vigerie intègre l'école navale en 1919 dont il sort diplômé en 1921. Peu de temps après, néanmoins, il démissionne pour devenir journaliste : prenant ainsi le contre-pied des espoirs familiaux. Fin août 1939, il est mobilisé et intègre la Marine ; à Lorient, d'abord, à Port-Vendres ensuite. Le 11 juillet 1940, il est démobilisé à Marseille. Très vite, il entre en résistance. Dès septembre, il fonde à Cannes un réseau de résistance appelé « La Dernière Colonne » avec Édouard Corniglion-Molinier, Raymond Samuel (Raymond Aubrac), Lucie Samuel (Lucie Aubrac / Madame conscience) – que l'on retrouve par la suite dans l'entourage des résistants lyonnais et de Jean Moulin – et Jean Cavailles. Ce groupe est progressivement décimé alors qu'Astier de la Vigerie s'est installé à Clermont-Ferrand pour intégrer la rédaction de La Montagne. En février 1941, il entre dans la clandestinité et prend le pseudonyme de Bernard. En juin de la même année, avec Jean Cavailles, il fonde un nouveau groupe de résistance appelé « Libération-Sud » qui progressivement devient l'un des trois plus importants réseaux de la zone libre avec « Combat » et « Franc-Tireur ». En janvier 1942, Raymond Aubrac permet la rencontre à Lyon de Jean Moulin et d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie ce qui facilite la réunion faite en mars de la même année entre Jean Moulin et les trois responsables des journaux et réseaux « Libération-Sud », « Combat » (Henri Frenoy – Nef / Brake / Charvet / Verdier / Gervais) et « Franc-Tireur » (Jean-Pierre Lévy – TIRF / Lenoir / Robert).

Bédaride-Gerbaud, Georgette : Si la boîte aux lettres de la professeure de piano lyonnaise a servi à faire

transférer de nombreux messages pour la résistance et tout particulièrement entre Jean Moulin et ses différents agents et courriers, il ne faut pas oublier que son appartement, situé au 28 rue de la République, a pu servir de lieu de transmission de certains messages radio et de lieu de réunion pour Jean Moulin. Menacée par une dénonciation au cours de l'automne 1943, et afin de ne pas mettre en péril les activités de la résistance, Georgette Bédat-Gerbaud cesse l'accueil de ces réunions et le transit des messages par sa boîte aux lettres.

Cordier, Daniel (Caracalla / BipW / Benjamin / Alain) : Issu de la bourgeoisie bordelaise, Daniel Cordier (né Bouyssou) n'a que dix-neuf ans au moment de la campagne de France. Son incorporation est prévue le 10 juillet 1940 mais la cessation des combats énoncée le 17 juin par le nouveau Président du Conseil Philippe Pétain interrompé de fait ce processus. La veille (21 juin) de la signature de l'armistice, Daniel Cordier répond à l'appel du général de Gaulle et s'embarque pour rejoindre l'Algérie mais son bateau est détourné vers Londres où il arrive le 25 juin. Il fait donc partie des tous premiers Français de l'Hexagone à entrer en résistance et à intégrer les Forces Françaises Libres, intégré dans le bataillon de chasseurs de Camberley, il obtient le grade de lieutenant après quelques semaines de formation. Daniel Cordier est repéré par le BCRA et intègre ses rangs. Le 26 juillet 1942, il est parachuté près de Montluçon avec pour mission de rejoindre Lyon et se mettre au service de Jean Moulin afin de créer la Délégation de la France Libre. Comme secrétaire de Jean Moulin, il est le seul à en connaître les différents lieux de résidence à Lyon néanmoins malgré cette proximité jamais Daniel Cordier ne connaît la véritable identité de son supérieur. Bien évidemment, Daniel Cordier fait partie de la Délégation de Lyon à Paris à la fin du mois de mars 1943 tandis que Tony de Graff reprend le rôle de cheville ouvrière pour le bureau de Lyon. Après l'arrestation et la mort de Jean Moulin, Claude Bouchinet-Serreulles reprend la direction de la Délégation et Daniel Cordier reste au secrétariat jusqu'au 21 mars 1944, moment où il cherche à rejoindre les services centraux de la France Libre en passant par l'Espagne. Après avoir passé les Pyrénées, Daniel Cordier est interné à Pampelune puis à Miranda avant de rejoindre Londres.



Delestraint, Charles (Mars / Vidal / CH) : Charles Delestraint a beaucoup de points communs avec Charles de Gaulle dont il a été le supérieur hiérarchique à Metz quand celui-ci commandait le 507^{ème} régiment de chars de combat et celui-là la 3^{ème} brigade de chars. Les deux hommes viennent du nord de la France, sont saint-cyriens, ont vécu la Première Guerre mondiale et les combats de Haybes, ont été faits prisonniers de guerre. Atteint par la limite d'âge, le général Delestraint devient cadre de réserve en mars 1939 avant d'être rappelé dans l'active dès septembre 1939. Au cours de la campagne de France, Delestraint dirige un groupement cuirassé composé de la 11^{ème} DCR du général Bruché et la 14^{ème} DCR du colonel de Gaulle. Delestraint partage les idées de De Gaulle – qu'ils ont en partie héritées du général Estienne leur ancien supérieur – sur la théorie des chars et ensuite sur le refus de la défaite. Dès juillet 1940, Delestraint entre en résistance. En août 1942, de Gaulle le choisit sur proposition d'Henri Frenay et de Jean Moulin comme organisateur et chef de l'Armée secrète qui doit regrouper différents mouvements de résistance en zone Nord. Arrêté le 9 juin 1943 à Paris alors qu'il a rendez-vous avec plusieurs responsables dont René Hardy, Delestraint est interrogé avant d'être placé en détention à Fresnes puis déporté en juillet au camp de concentration de Natzweiler-Struthof puis au camp de Dachau en septembre 1944. Il y est abattu d'une balle dans la nuque le 19 avril 1945.



Diebold, Eugène : Né en 1912 à Sainte-Marie-aux-Mines, Eugène Diebold est, dans les années 1930,

secrétaire de mairie. C'est à ce moment-là qu'il rencontre Laurentine Mutschler qui devient son épouse en janvier 1942. Mobilisé durant la Drôle de guerre, il est fait prisonnier de guerre mais parvient à s'évader et à rejoindre Lyon. À la fin de l'année 1941, sa fiancée Laurentine Mutschler l'y rejoint. En mai 1942, il intègre le réseau de résistance Mithridate puis aide son épouse et Daniel Cordier en devant courrier au sein de la Délégation, c'est-à-dire qu'il transmet, transporte et dépose des messages.

Diebold, Laure (Mado / Mona) : Laurentine Mutschler naît en janvier 1915 à Erstein avant de grandir à Sainte-Marie-aux-Mines où sa famille s'est installée. Dans sa jeunesse, Laurentine Mutschler suit des cours de sténo-dactylo et devient dans les années 1930 la fiancée d'Eugène Diebold, secrétaire de la mairie de Sainte-Marie-aux-Mines. En juillet 1940, l'Alsace est occupée et intégrée au Reich allemand ; Laurentine Mutschler intègre assez rapidement un réseau de résistance. En décembre 1941, elle passe la Ligne de démarcation et s'installe à Lyon où elle devient secrétaire du bureau des réfugiés en provenance d'Alsace-Lorraine (celui-ci est un service officiel en lien avec l'administration du régime vichyste). En janvier 1942, elle épouse Eugène Diebold, également réfugié, à Lyon. Au printemps, elle intègre le réseau de résistance Mithridate comme agent de liaison. Arrêtée avec son mari, en juillet 1942, elle est libérée six jours après par manque de preuves. Elle est recrutée par le BCRA en septembre 1942 et est mise au service de Daniel Cordier. Dans la Délégation lyonnaise, Laure Diebold met ses compétences de dactylo au service du codage et du décodage des messages à partir de son domicile villeurbanais. Fin mars 1943, elle fait partie du transfert à Paris. Pourtant, même si elle est en contact étroit avec Daniel Cordier, elle ne rencontre Rex (alias Jean Moulin) qu'une seule fois en décembre 1942. Après la mort de Jean Moulin, Laure Diebold est arrêtée le 24 septembre 1943, internée à Fresnes puis à Sarrebruck puis à Strasbourg avant d'intégrer le camp de sûreté de Vorbruck-Schirmeck puis déportée à Ravensbrück puis à Buchenwald.



van Dievoet, Joseph (Léopold) : Époux d'Hélène Vemay et originaire comme elle de Trévoux (Ain), Joseph van Dievoet est courrier au sein de la Délégation lyonnaise. Au moment de la création du bureau parisien, il est avec Suzanne Olivier celui qui sert de courroie de communication entre les deux bureaux en faisant des allers-retours quasi quotidiens entre les deux villes.

Frenay, Henri (Nef / Brake / Charvet / Verdier / Gervais / Henri Franzen / Morin / Molin / Lefèvre...) : Originaire de Lyon (né en 1905), Henri Frenay intègre Saint-Cyr dans la promotion 1924-1926. Après des missions au Levant, il revient en France et intègre l'école supérieure de guerre pour devenir officier d'état-major. Affecté sur la Ligne Maginot, il est fait prisonnier de guerre le 13 juin 1940 mais parvient à s'échapper et à rejoindre le 15 juillet 1940 la zone Libre où il est placé en garnison à Marseille. Frenay est alors convaincu (et en réalité depuis le milieu des années 1930, grâce aux relations de son épouse Berty Albrecht) de bien-fondé de lutter contre l'Allemagne nazie et fonde dès août 1940 un embryon de réseau de résistance inférieure mais en qualité de militaire il fait confiance au maréchal Pétain, le vainqueur de Verdun, et au Régime de Vichy qui doivent « forcément préparer le salut de la France d'une manière ou d'une autre ». Néanmoins, le 24 janvier 1941 Henri Frenay demande sa mise en congé d'armistice qui lui est finalement accordée par le général Humziger. Dès lors, Frenay s'engage totalement en résistance. En mars 1941, il fonde un journal diffusé dans le Nord de la France. En juillet 1941, il rencontre Jean Moulin pour la première fois et lui dévoile l'organisation de son réseau. À la fin de l'année son réseau fusionne avec d'autres ; il en prend la tête et ce nouveau grand mouvement et journal de résistance prennent le nom de Combat. Ce réseau est

